

Sacraliser la parole de l'enfant

L'affaire de Zittersheim, ce drame qui a ébranlé tout un village ainsi que ses proches, dont nous, ses collègues et amis, n'a pas fini de nous questionner.

Quels que soient les faits, il reste qu'ici, tout comme dans cette affaire dramatique qui a vu un professeur d'EPS se suicider après avoir été accusé injustement, la parole du jeune est prise d'emblée comme une parole de vérité. Le pouvoir qui lui est donné est alors considérable. Et nul ne l'ignore, ni le jeune qui va s'en servir, conforté dans ce pouvoir fantasmagique que l'éducation cherche précisément à combattre, ni l'adulte culpabilisé qui sait parfaitement que quelle que soit l'issue de l'affaire, il n'en sortira pas indemne. La certitude du rôle décisif de cette parole, de sa puissance incontestable anime même l'observateur «neutre», interviewé sur les ondes, qui s'insurge contre la possibilité qu'on puisse peut-être aussi en douter, dans une formule aux allures de proverbe qui confère à la chose une valeur mythique : «Où va une société qui ne croit plus en la parole de ses enfants ?» Mais comme on le dit parfois des statistiques, on fait dire ce que l'on veut aux sentences. «L'habit ne fait pas le moine» disent les français et c'est sans doute vrai. Mais «l'habit fait l'homme» disent les allemands et c'est vrai aussi.

Dans un contexte hyper-sensibilisé aux questions de pédophilie, la réflexion sur les enjeux de la parole de l'enfant, sur son respect, sur sa signification s'impose de manière cruciale. Car ici tout le monde est en danger. En danger, l'adulte accusé qui ne trouve de solution que dans la mort, et en danger, l'autre, les autres, nous, les observateurs, les témoins pris dans des représentations mythico-mystificatrices.

Mais en danger aussi et surtout l'enfant. Un enfant qui ne dispose pas de nos expériences pour interpréter ce qui concerne cette sexualité qui l'intrigue et dont il devine toutes sortes de choses à travers non-dits et images aperçues à la télévision. Aussi, même si la volonté affichée - et légitime - de protection de l'enfant prévaut aux agissements des différents parties, il n'en reste pas moins que le fait d'utiliser sans discernements, sans précautions, des propos nécessairement teintés de toutes sortes de sentiments mêlés et contradictoires, dans un climat de suspicion ou lors de règlements de compte entre adultes, aboutit à l'inverse des résultats escomptés. Car l'enfant, endossant la responsabilité de la brutalité de nos réactions d'adultes, est confiné dans sa toute puissance fantasmagique, doublement pathogène, puisque chargée ici du fardeau de la culpabilité.

Alors, faut-il revenir aux conceptions plus lointaines où l'enfant était cet être imparfait d'où ne pouvait sortir que mots et actes sans signification, sans valeur ? Certes non. La parole de l'enfant mérite, autant que tout autre, respect et considération. Il faut l'écouter. Nous instituteurs, éducateurs qui travaillons avec et sur cette parole, savons l'importance de sa prise en compte dans le projet éducatif. Mais nous savons aussi que si toute parole est un dire qui se cherche, nous savons aussi que ce dire, partiel et subjectif, est à décoder, à interpréter souvent comme l'expression d'un désir, d'une souffrance, d'un malaise, d'un rêve, où encore d'une représentation aux contours flous qui oscille entre réel et imaginaire, deux univers, chez eux plus que chez l'adulte, non encore bien dissociés.

Considérer que les enfants disent la Vérité, rien que la Vérité, c'est, contre toute apparence, s'inscrire dans la même logique que celle d'autrefois qui méprisait la parole de l'enfant en l'ignorant, c'est faire preuve d'une méconnaissance de l'étendu de son champ, c'est lui refuser les possibilités de libération, de création, d'imagination, d'affabulation que la morale, la bienséance et les règles n'ont pas encore appauvries, c'est projeter sur son discours nos représentations d'adultes, et c'est aussi s'aveugler sur nos propres incapacités à en imaginer d'autres que celles qui nous animent.